

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 18 SEPTEMBRE 1897

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Cadot, par Benjamin Sulte.—Ce qu'il voit la nuit, par Aimée Patrie.—Poésie : Pour un bébé, par Fleury Desjardins.—Nouvelle : Bleu et blanc, par Jean de Monthéas.—Sabre au clair, par G.-P. Labat.—Nos Travures.—La catastrophe de Saint-Alban (avec gravures), par F. Picard.—L'hospice de Sainte-Cunégonde.—Les élèves de l'École Polytechnique de Montréal.—Le voyage du président Faure en Russie.—Petites postes en familles.—Bibliographie, par F. Picard.—Nos théâtres.—Conseils pratiques.—Jeux et amusements : Charade, Enigme, Rébus, Gravure-devinette—Choses et autres.—Feuilleton : Les deux Gosses.

GRAVURES.—Le voyage du président de la République française en Russie : La médaille du souvenir ; Rameau d'or déposé sur le tombeau d'Alexandre III ; Le défilé du cortège sur la Perspective-Newski, à Saint-Petersbourg ; Le Tsar et le M. Faure au débarcadère de Péterhof ; La musique de la garde jouant la "Marseillaise."—Groupe des élèves de l'École Polytechnique de l'Université-Laval de Montréal.—Hospice de Charité de Sainte-Cunégonde.—Gravures de mode.—Le duel Orléans-Turin.—Devinette.—Rébus.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

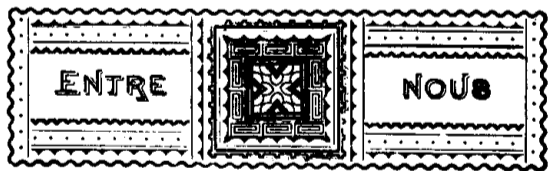
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Le président de la République française et le premier ministre du Canada, ont réintégré leurs domiciles respectifs, après avoir voyagé dans l'intérêt des pays qu'ils représentent, et tous deux sont revenus triomphalement.

Notre génération, qui vient d'être témoin de ces événements, en gardera toujours le souvenir, car c'est la première fois depuis la création du monde que semblables choses ont eu lieu.

Un président de la République française allant rendre visite à l'autocrate de toutes les Russies ; un premier ministre de race française représentant le Canada en Angleterre !

Qui l'eût osé supposer, il y a vingt-cinq ans ?

Et cependant ce sont choses arrivées, vraies quoique invraisemblables au premier abord.

Un empereur et un ancien marchand s'embrassant et se traitant en frères ! Les mânes de Louis XIV ont dû en sursauter d'ahurissement !

Un canadien français, premier ministre du Canada ! Le vieux Colborne en a gémi au fond du Tartare où il doit être logé !

\*.\* Le retour des représentants de la France d'Europe et de la France d'Amérique a été fêté avec enthousiasme et au milieu des applaudissements des deux peuples.

C'était justice.

Le peuple français a offert au chef de l'Etat de toutes petites adresses et deux plus petites bombes ; le Canada a présenté à son premier ministre de très, très longues adresses et un grand piano.

M. Félix Faure a été le plus privilégié, les bombes étaient préférables aux longues harangues ; cela a duré moins longtemps et n'a fait de mal à personne.

Oh ! le supplice des adresses qui n'en finissent plus, quelle horrible raffinement de cruauté !

Mais on semble ignorer que le temps de ces interminables machines est passé depuis longtemps !

Tenez, voici un exemple de discours de bienvenue comme on les fait maintenant en France :

A son passage à Arras, en route pour la Russie, M. Faure a été reçu ainsi par le président du conseil général du Pas-de-Calais :

*M. le président,*

J'ai l'honneur de vous présenter les membres du Conseil général du Pas-de-Calais. Mes collègues et moi sommes heureux de vous saluer. Nos vœux les plus sincères vous accompagneront dans votre voyage, qui affirme l'union étroite de la Russie avec la République française et qui est pour nous une vive satisfaction, une patriotique et légitime espérance.

Veillez agréer, je vous prie, M. le Président, l'expression de notre profond respect.

Oui, dira-t-on, c'est parfait, seulement il y avait les bombes.

Des bombes pour rire et qui ont fait tout simplement pouff !

Quant au piano, c'est une absurdité. Cette machine à musique étant l'emblème du désaccord, on aurait bien dû offrir autre chose. Un piano, cela ne parle pas par soi-même, il faut taper dessus pour en faire sortir du son.

Un objet d'art, peinture, sculpture, pièce d'orfèvrerie, eût été un présent plus gracieux.

L'intention était bonne.

\*.\* Les fêtes du Jubilé anglais sont bien pâles comparées à l'éclat de la réception de M. Faure en Russie, et le retentissement des mots : "nations alliées" prononcés par l'empereur Nicolas a fait tressaillir le monde entier.

Jamais, peut-être, on n'a vu deux peuples sympathiser autant que la France et la Russie, en ce moment, et notre chère mère-patrie reprend enfin son rang et son influence prépondérante en Europe, rang et influence si compromis par l'homme de Sedan.

En apprenant la grande nouvelle, républicains de toutes nuances, royalistes et bonapartistes se sont donné la main, tant on comprenait l'importance de cette alliance qui détruit le danger de la triple.

En somme, dit un journal français, tous les partis ont fait trêve à leurs querelles pour s'unir dans un même élan patriotique. Ce n'est donc pas seulement par sa qualité officielle de premier magistrat de la République, c'est au sens intégral et littéral du mot que M. Faure représentait la France à la cour de Russie. Ce n'est pas seulement au nom des pouvoirs publics, c'est au nom du sentiment le plus profond de l'âme de son pays qu'il a pu assurer les souverains et le peuple russe de l'amitié du peuple français. L'entente franco-russe n'est pas une simple combinaison diplomatique, mais la politique qu'elle réalise a ses racines dans l'affection réciproque des deux nations. M. Faure, dans ce voyage qui vient de resserrer encore, à la face du monde, des liens si chers et si précieux, avait, on peut le dire, tous les cœurs français avec lui. C'est pourquoi la manifestation qui a eu lieu à Paris a été une des plus grandioses que la France ait jamais vues.

Dieu protège la France !

\*.\* Dieu protège aussi la Nouvelle France, car le

succès sans précédent de son représentant à Londres, est un honneur et une gloire pour notre race ; aussi est-ce avec raison que le maire de Québec a pu dire à Sir Wilfrid :

A la France, notre première mère-patrie, vous êtes apparu comme un enfant bien-aimé qui, ravi de bonne heure aux tendresses de sa mère, revient après des années d'absence, ayant gardé dans son cœur l'amour du sol natal, chargé de gloire et d'honneurs et que l'on accueille au foyer comme un représentant glorieux de la famille. A votre beau langage, à vos sentiments élevés, à votre superbe éloquence, elle a reconnu et salué en vous un digne fils de France et vous nous avez conquis ce témoignage flatteur que, dans les veines de cette portion de notre peuple qui s'honore de son origine française, le vieux sang gaulois n'a pas dégénéré.

Vous avez été notre interprète fidèle quand vous avez, au milieu de l'émotion profonde de vos auditoires à Londres et à Paris, franchement affirmé notre attachement à la France, et notre loyauté à l'Angleterre, comme deux sentiments inséparablement unis dans nos cœurs, et aussi quand, évoquant dans un mouvement d'une superbe éloquence les ombres illustres de Wolfe et de Montcalm, vous avez montré par delà l'Océan, sur la plage de Québec, le monument élevé par un gouverneur anglais pour unir ensemble la mémoire de l'illustre vainqueur et le souvenir du glorieux vaincu, comme un gage de l'union et de la concorde qui règnent dans notre pays peuplé pourtant d'éléments si divers.

Allons, il faut le reconnaître, notre fin de siècle s'annonce bien !

\*.\* Des gens qui ne sont pas du tout fin de siècle, ce sont les bons hommes qui crient au vandalisme, parce que l'on parle, à Québec, de démolir un mauvais pan de mur qui ne sert à rien qu'à masquer la vue et à enlaidir le passage.

Ce qu'il s'est déjà débité de sottises à propos de ce misérable rempart, est quelque chose d'incroyable. Et ce n'est pas fini !

C'est un souvenir, c'est une antiquité, n'y touchez pas, car vous allez enlever à Québec tout un cachet ! Si vous enlevez ce tas de cailloux et de terre, les étrangers ne viendront plus visiter la vieille cité ! etc.

D'abord, ce mur n'est ni un souvenir, ni une antiquité, puisqu'il date de soixante-dix ans à peine. Soixante-dix ans, c'est un âge respectable pour un homme, mais pour un nom, c'est encore l'enfance.

Mais, ces pauvres gens paraissent ne pas comprendre la valeur des mots.

Ce sont les mêmes qui s'opposent peut-être, un jour, à la démolition des hideuses baraques de la rue Champlain, que l'on voit de la terrasse, et qui font l'effet d'un pot de chambre placé au milieu du salon.

Certains de nos antiquaires ont de singuliers goûts. Du moment qu'une chose est laide, malpropre et encombrante, c'est un souvenir, une chose sacrée que l'on ne peut faire disparaître, à peine d'être traité de vandale.

A qui diable fera-t-on croire que les étrangers viennent à Québec pour voir ce méchant pan de mur ? C'est insensé !

\*.\* Le moineau, le vulgaire moineau que nous voyons s'abattre par milliers dans les villes et les campagnes, le moineau n'a pas toujours existé au Canada ; ce n'est pas un aborigène, mais bien un importé.

"Ce moineau pillard, paillard, criard, violent, querelleur, insolent, gourmand, voleur, bandit ailé, polisson emplumé qui nous nargue et nous insulte en son langage, (Josseau)" n'existait pas ici, il y a une trentaine ou une quarantaine d'années, et personne ne s'en plaignait, quand feu l'honorable colonel Rhodes se prit d'amour pour ce bandit européen et en importa dans notre province qui s'en serait bien passé.

Et cependant le moineau a eu son poète. Qui ne connaît pas du reste le moineau de Lesbie, de Catulle :

*Passer, délicie mea puella...*

"Passereau ! délices de ma jeune maîtresse ! toi, le compagnon de ses jeux, toi qu'elle cache dans son